

Dehors, pendant l'heure de la sieste

Clémence Bergerot

Que faisais-tu dehors, ma fille, pendant l'heure de la sieste ? Pendant que nous suions comme des porcs sur nos nattes d'osier, malgré les rideaux tirés, le sol aspergé d'eau ? Que faisais-tu dehors sur le gazon roussi par l'été ravageur ? Tu es allée jouer aux boules, ma fille, voilà ce que tu as fait. Tu t'es rendue sur le terrain vague, derrière la Villa Denise. Là, tu as retrouvé Julien, Laure, et Polo. Vous avez formé des équipes de deux, lancé le cochonnet et, chaque fois que l'un de vous tirait, sa boule étincelait sous le soleil à son zénith, tout comme vos jeunes sourires. Les lèvres gorgées d'anisette, vous avez titubé, et toi tu as repris ton souffle et tu as suggéré, criant à pleins poumons, de refaire une partie. N'essaye pas de me mentir, ma fille ; tout cela je le sais, et d'ailleurs je vais te dire comment.

Que faisais-tu dehors, ma fille, pendant l'heure de la sieste ? Pendant que ton frère ronflait à en faire trembler la baraque et que ton père marmonnait des mots ensommeillés, des noms d'hommes célèbres ? Que faisais-tu dehors par une telle chaleur, sous un soleil de plomb ? Tu es allée chaparder, ma fille, voilà ce que tu as fait. Tu as couru jusqu'au parc avec tes compagnons et, là-bas, vous avez valsé de

plaisir parmi les orangers. Puis Julien t'a fait la courte-échelle ; tu as cueilli les oranges les plus mûres et tu les as glissées dans les plis de ta robe. A côté, Laure et Polo faisaient pareil, berçant les fruits ronds dans le galbe de leurs bras serrés contre leur ventre. Quand vous eûtes fini, vous vous êtes échappés avec votre larcin que vous êtes allés déguster dans l'arrière-cour du 39, rue Givors, où vous tenez votre QG. Là, au milieu des tas de fer couvert de rouille, vous avez ri et mangé les oranges et laissé le jus dégouliner sur vos mentons, sur vos peaux assoiffées. N'essaye pas de me mentir, ma fille ; tout cela je le sais, et d'ailleurs je vais te dire comment.

Que faisais-tu dehors, ma fille, pendant l'heure de la sieste ? Pendant que ta grand-mère écrasée de fatigue posait sa joue ridée contre sa main ridée, s'efforçant le temps d'un somme d'oublier la douleur lovée dans ses jointures ? Que faisais-tu dehors dans cet air étouffant, sur le bitume brûlé ? Tu es allée crâner dans la rue, ma fille, voilà ce que tu as fait. Au 39, rue Givors, Julien t'a prêté son scooter et Laure a enfourché le sien. Vous avez fait le tour du quartier en accélérant, décélérant, regardant les piétons de haut à travers vos lunettes de soleil. Tu as secoué tes bracelets de pacotille pour qu'ils se coincent autour de tes avant-bras, bien loin de tes poignets. Alors tu as levé le scooter en Y comme Laure te l'a appris, une fois, quand vous vous emmerdiez sur le parking du centre commercial. A l'acmé de cette acrobatie t'est revenu un vague souvenir d'enfance, ce rêve de monter un cheval que tu aurais cabré au milieu d'un manège sous des regards pantois. Aussitôt que ta roue a percuté le sol, le souvenir s'est dissous et tu n'as plus vu que la route, l'asphalte, où tu t'es sentie souveraine. Il t'a semblé que tu étais née pour le scooter, que tu vivais pour lui, que ton domaine était le macadam qui se répète d'une ville à l'autre jusqu'aux confins du monde. N'essaye pas de me mentir, ma fille ; tout cela je le sais, et d'ailleurs je vais te dire comment.

Que faisais-tu dehors, ma fille, pendant l'heure de la sieste ? Pendant que moi, ta mère, je m'essuyais le front dans l'espoir de chasser d'un seul et même geste et mes soucis, et ma sueur ? Que faisais-tu dehors par ce temps trop pesant, annonciateur d'orages ? Tu es allée battre le pavé, ma fille, voilà ce que tu as fait. Bras dessus, bras dessous, tes compagnons et toi êtes partis vers le centre, à l'aventure, flairant la rage suspendue dans l'air. Vous êtes passés devant l'entrepôt de Monsieur Duplessis, dont les carreaux orange et bleus vous ont rappelé des souvenirs de plage, des cartes postales de Méditerranée en période estivale, quand le sel, la chair et les odeurs d'écran total se mêlent dans le corps brûlant de l'azur. Arrivés sur l'avenue principale, vous vous êtes arrêtés. Vous avez vu les cris, les gaz, les pancartes flottantes derrière les poings levés, les quelques hommes au cuir tanné par le soleil qui vendaient des brochettes et des bouteilles d'eau minérale. Vous leur avez acheté de quoi vous sustenter, de quoi lubrifier vos gorges pour mêler vos voix sans vous interrompre aux cris du peuple en rut. Alors vous êtes entrés dans le cortège et vous avez marché, vous laissant embraser par ce tourbillon de fougue, de joie, de revendications que le gouvernement n'avait pas exaucées. Lorsque la foule s'est mise à remplir ses poumons d'un seul et même souffle, tu as planté tes canines dans ta brochette d'agneau puis, savourant le goût de la viande fumée, tu as hurlé avec les autres que nous ne sommes pas à vendre, bon Dieu, que nous serons toujours là, fiers, dans la rue, à défendre nos droits face à ces salauds de ministres qui n'en ont rien à foutre. N'essaye pas de me mentir, ma fille ; tout cela je le sais, et d'ailleurs je vais te dire comment.

Je le sais car dans tes yeux-miroirs luit le regard brûlant de tes admirateurs. Je le sais car sous tes pommettes impeccablement poudrées point un coup de soleil. Je le sais car enfin j'ai été jeune, moi

aussi, et j'ai fait les quatre cents coups, les boutiques, les fermetures des bars. Mais vois-tu, ma fille, de mon temps c'était différent, puisque nous habitons la campagne et nos grands-mères étaient là pour veiller au grain, à la vertu, de leur regard perçant qui lançait des éclairs. De mon temps, nous devions nous cacher pour fumer nos gauloises mentholées et ainsi pouvoir dire, bien des années plus tard : « J'ai vécu ». Et quand nos cœurs s'incendiaient à la pensée d'un interdit brisé parmi les hautes herbes, dans l'entrelacs des courroies de saint Jean, nos mains ne faisaient pas d'histoires : elles se présentaient pures, sages, domestiques. Ainsi nous maintenions la paix, l'ordre superficiel que nos mères et les mères de nos mères avaient tissé pour la sécurité de tous. Nous restions en bons termes avec la famille, les voisins, le curé, tout en volant à leur insu des morceaux de jouissance. Mais aujourd'hui, ma fille, vous voulez tout montrer, faire éclater au grand jour la vérité de votre flamme, de vos tourments, de vos éruptions boutonneuses. Vous voulez étaler vos blessures, vos forces, faire pétarader vos motos, faire exploser les barreaux qui séparent le dedans du dehors. Et au milieu de tout cela, tu ne sais pas dans quel pétrin tu me mets, car au su de tes frasques tous les voisins ont rivé leurs yeux sur nous, sur moi, et sur l'échec de ma mission. Moi j'estime que je suis devenue une mère de famille honorable, qui a bien mené sa barque, comme on dit, alors quand la voisine vient me parler de tes escapades en scooter, de tes boules de pétanque qui ont brisé des vitres de voiture, cela me fiche un sacré coup. Mais ce qui m'achève tout à fait, c'est son regard humide de compassion, sa proposition de me faire les courses et de garder le chien, « pour vous soulager », qu'elle a dit. Et je ne parle pas de ton prof de maths qui m'a téléphoné pour t'offrir des cours particuliers, de mes amies qui se taisent et soupirent quand je leur dis que non, je ne payerai pas les services d'une femme de ménage. Alors cueille le jour, ma fille, mais je t'en prie fais-le discrètement, car je suis fatiguée

des gens qui se figurent que je ne sais pas éduquer une gosse, que je me débrouille mal, que je suis trop fragile pour faire pousser un plant de haricots bien droit vers le soleil. Car nos voisins ont tous sorti leurs crocs, et les voilà qui veulent ta salvation, ta rédemption, et qui s'imaginent pouvoir te l'apporter. Hier encore le fils des gens d'en face a frappé à la porte et il a demandé – devine ? – ta main. Au fond je sais qu'il pense être un sauveur, celui de la fille déchue, celui de la mère inapte, mais moi, marier ma fille de dix-sept ans – dix-sept ans, tu te rends compte ? – je ne peux pas. Décidément non, ma fille, tu ne sais pas dans quel pétrin tu me mets, car moi cela m'embête de mentir et pourtant je suis obligée de leur dire qu'il n'y a rien à faire, que tu es irrécupérable, pour qu'ils me foutent la paix.

L'auteure

Après avoir grandi dans un pays plat couvert de vignes, j'ai été très heureuse de déménager à Paris pour étudier deux-trois matières académiques. Là-bas, j'ai découvert des choses un peu bizarres, bigarrées, et j' ai oscillé entre le désir d'en savoir plus et la nostalgie de mon plat pays où tout est simple. Maintenant, je vis en Allemagne, et je suis toujours hantée par cette tension entre l'urbain et le rural. J'écris principalement des histoires courtes, et d'ailleurs il arrive bien souvent que ces histoires n'aient pas vraiment d'histoire.